

# Langue française et culture francophone en domaine ibérique

Nouvelles intersections



Maria Teresa Garcia Castanyer  
Lluna Llecha-Llop Garcia  
Alicia Piquer Desvaux  
(éds)

PETER LANG

Maria do Rosário Girão Ribeiro DOS SANTOS & Manuel José SILVA  
Universidade do Minho

## L'interrogation en français chez les apprenants portugais

L'interrogation est un acte de parole fondamental de l'activité humaine, complexe et ayant des effets discursifs variés. Ceux-ci ont été objet d'études approfondies (Druetta 2000)<sup>1</sup> et continuent à l'être. Il faut dire, dès maintenant, que nous devons distinguer, d'après nous, l'énoncé interrogatif et la structure grammaticale interrogative. Celle-ci est précise et se présente comme une sorte de moule véhiculant des opérations pragmatiques spécifiées en ordre, promesse, excuse, conseil, requête, demande de confirmation (Benveniste 2000: 70 et Fauconnier 1981: 44).

Nous avons choisi ce sujet pour deux raisons. Premièrement, la modalité interrogative nous montre clairement le dynamisme et la souplesse de la langue qui s'adapte aux besoins de la communication des locuteurs de chaque époque. Deuxièmement, comme observateurs étrangers et francophiles, nous considérons que c'est, dans ce domaine, qu'on voit le plus nettement le décalage existant entre l'écrit et l'oral, ce qui trouble l'esprit des jeunes apprenants portugais, lesquels, par rapport à la langue française, sont de grands débutants de la licence de Langues Appliquées. Pour cette raison, nous osons dire, peut-être à tort, que nous avons deux langues: celle de la rue et celle de l'école, normée, figée et peu malléable. En effet, nous avons l'impression qu'il y a deux types de vocabulaire: l'un, qui fait partie de ce qu'on appelle la langue familière, et l'autre appartenant à la langue standard dite correcte.

1 Voir aussi *Langue Française* (1981), n° 52, et *Langue Française* (1997), n° 115, qui sont entièrement consacrées à la modalité interrogative.

A ce propos, Patrick Rambaud a publié, en 2007, *La Grammaire en s'amusant*, où les personnages appelés *Lui* et *Moi* dialoguent entre eux. Le personnage *Moi* parle en français correct et le personnage *Lui* répond dans un français familier:

*Lui*

Ben pourquoi t'es fâché?

*Moi*

Je ne suis pas fâché, je suis consterné.

*Lui*

C'est quoi, gonsdorné?

*Moi*

Cons-ter-né! Je suis triste et mélancolique, je suis affligé, terrassé, désolé, désemparé, tu me laisses étourdi, abattu, navré, anéanti, épouvanté, accablé, étonné [...].

*Lui*

Oh! ça va, ça va... (Rambaud 2009: 14-15)

Mais, ce fossé qui sépare langue écrite, objet principal de notre description, et langue orale est aussi évident dans la morphosyntaxe. Il suffit de penser aux très nombreuses variétés de l'interrogation dans la pratique de l'oral, que, pourtant, nous ne traiterons pas ici. Il est vrai que nous avons des variantes interrogatives tout à fait correctes dans la langue écrite, mais elles sont moins nombreuses et plus faciles à retenir par les apprenants étrangers.

L'équilibre entre fixation et évolution, dont parlait Joseph Vendryès (1968: 299), s'est rompu et le pressentiment de Gougenheim, cité par le linguiste Albert Dauzat (1935: 76), s'est accompli: «Continuera-t-elle [la langue française] à évoluer dans le sens du raffinement? Il semble que depuis un demi-siècle il y ait une réaction et que l'influence de la syntaxe populaire, plus libre et plus souple, se fasse sentir».

Olivier Houdart & Sylvie Prioul (2009: 37-38) confirment pleinement cette rupture avec le passé dans leur ouvrage intitulé *La Grammaire c'est pas de la tarte!*, en commentant, de façon très amusante,

le texte en ligne d'une lycéenne qui venait de passer les épreuves de philosophie du baccalauréat:

Ces quelques lignes, de lecture malaisée, constituent une sorte de régression, qui réduit en miettes des siècles d'efforts pour constituer une orthographe et une typographie cohérentes et unifiées [...]. S'exprimant sur le Net, elle s'est affranchie des contraintes, adoptant une écriture plus ou moins phonétique (il semble bien que ce nouveau support incite au défolement et au non respect de tous les usages).

Plus loin, ces auteurs font la réflexion suivante:

Ces pratiques préfigurent-elles des évolutions possibles du français écrit? En tout cas, nous sommes prévenus de ce qui pourrait se produire si la norme se relâchait ou même disparaissait, par exemple dans un contexte comparable à celui de la fin de l'Empire romain. (Houdart & Prioul 2009: 38)

Revenons, cependant, à quelques structures grammaticales interrogatives de l'écrit et voyons les difficultés spécifiques propres aux apprenants portugais. Dans ce sens, nous avons besoin, surtout à partir de la première année universitaire, d'utiliser des concepts ou des termes métalinguistiques essentiels pour décrire et expliquer ces structures grammaticales. Ainsi, parlons-nous d'interrogatives directes totales (ou interrogatives de oui/non), d'interrogatives directes partielles portant sur un des composants de la phrase, qui commence à l'écrit par un mot interrogatif (pronom, adverbe et le déterminant *quel*). La réponse à une question partielle doit exprimer l'information demandée, tandis que la réponse à une question totale n'apporte aucune information spécifique (Slakta 1980: 492).

Les interrogatives indirectes ou interrogatives enchâssées ne seront pas étudiées dans ce travail. Nous les évoquerons à peine. En effet, l'indirecte est intégrée dans une phrase matrice comportant un verbe comme *dire*, *demande*, *se demander*, *savoir* et *comprendre*. Les linguistes utilisent une terminologie complexe, pas facile, pour définir ce type de sous-phrase: subordonnée percontative, subordonnée interrogative, proposition substantive. Ce métalangage gêne les apprenants qui n'ont pas l'habitude d'observer, de manipuler et de réfléchir (Cédelle 2006).

Les moyens grammaticaux que nous avons pour construire, à l'écrit, une interrogation à partir d'une phrase déclarative racine, comme *Pierre mange*, sont les suivants: l'inversion et l'emploi de l'opérateur *est-ce que*, sur lequel nous nous attarderons un peu, et le point d'interrogation, évidemment.

Quant à l'inversion, les grammairiens parlent d'inversion simple – *Manges-tu une pomme?* –, d'inversion complexe – *Pierre mange-t-il une pomme?* –, d'inversion obligatoire d'un SN lexical qu'on trouve dans les interrogatives directes partielles – *Quand, où, que mange Pierre?* Cependant, il faut remarquer que l'inversion du SN lexical n'est pas possible dans une interrogative directe totale: *Mange Pierre?*

En outre, l'inversion est autorisée dans les phrases non-interrogatives. «Eussé-je tenir registre de mes actes et écrit des Mémoires à destination des miens et de quelques-uns que la trace eût été moins forte» (Assouline 2007: 48).

En effet, nous savons que, très souvent, dans les phrases déclaratives commençant par *à peine, sans doute, encore, peut-être, ainsi, du moins, au moins*, le sujet peut être postposé au verbe: *A peine Marie a-t-elle fini, que Pierre commence*. Il y a d'autres types de phrases non-interrogatives où apparaît l'inversion. Bien évidemment, nous n'allons pas les traiter ici.

Par conséquent, si nous apprenons aux étudiants ce fonctionnement complexe de l'inversion, ils auront des difficultés à comprendre sa description et sa mise en pratique. Il faut le faire, mais «selon une progression rigoureuse, allant du simple au complexe et du fréquent au rare» (Cédelle 2006).

Il est vrai qu'à l'oral l'inversion recule. Et, à ce titre, nous citons Olivier & Prioul (2009: 157): «L'abandon de l'inversion interrogative est particulièrement répandue à l'oral. Qui écrit <viens-tu?> – le sujet venant se placer après le verbe – dira probablement dans la vie courante: Tu viens?»

Cela est vrai, mais il ne faut pas oublier les interrogatives courantes comme *Comment allez-vous? Quelle heure est-il? Où vas-tu?*

À l'écrit, toutefois, l'inversion, surtout l'inversion simple avec les pronoms personnels sujet mais également avec *Je*, accompagnée de

certaines verbes, et avec des verbes comme *avoir, être, oser et savoir*, est très fréquente. À ce propos, nous avons feuilleté l'ouvrage *Le Portrait* de Pierre Assouline, Prix de la langue française en 2007, le roman de Françoise Sagan *Bonjour Tristesse* et le récit de Pascal Quignard intitulé *Tous les matins du monde* et nous avons constaté que l'occurrence de l'inversion simple, surtout avec *Je*, est extrêmement fréquente: «Ai-je dit qu'elle est bonne?» (Sagan 2009: 97); «Monsieur, puis-je vous demander une dernière leçon?» (Quignard 2009: 113).

Pour surmonter la complexité de la structure interrogative directe, totale et partielle, et pour amener les étudiants à écrire et à parler correctement et plus aisément, nous leur conseillons d'utiliser l'opérateur interrogatif *est-ce que* et cela pour deux raisons. D'abord, parce qu'en employant cet opérateur, les apprenants gardent l'ordre canonique de la phrase assertive: sujet + verbe + objet. Ensuite, il faut le dire, c'est notre conviction que l'interrogative avec *est-ce que/c'est que* se rapproche nettement de l'interrogative portugaise avec *é que*: *Quando é que tu vais à Paris?*

En lisant un long article de Magali Rouquier (2003: 339-362), qui porte sur l'étude diachronique de *est-ce*, nous y avons trouvé l'extrait suivant, qui renforce notre conviction: «On peut comparer les interrogatives de l'ancien français à celles du portugais où la forme *é que*, composée du verbe *être* et d'un mot *qu*, est analysée comme un marqueur d'interrogation: *Onde [é que] o senhor aprendeu português?*» (Rouquier 2003: 361).

*E que* fonctionne, en portugais, comme une *partícula de realce*, c'est-à-dire, comme une sorte de renforcement de l'interrogative.

La plupart des linguistes et des grammairiens contemporains, surtout ceux qui connaissent les difficultés des apprenants étrangers, sont nettement favorables à l'utilisation de *est-ce que*<sup>2</sup>, et les auteurs portugais des manuels utilisés en salle de cours affirment clairement

2 Voir, à ce propos, Blanche-Benveniste (2000: 39), Costa & Pacheco (2008: 18-21), De Salins (1996: 85-86), Obenauer (1981: 100), Riegel *et al.* (1999: 293, 396-397), Wagner (1968: 121).

que les interrogatives directes avec *est-ce que* sont la forme interrogative standard de l'écrit et de l'oral. Dans le passé, quelques linguistes<sup>3</sup> n'ont pas conseillé l'emploi de cette locution interrogative, parce que complexe, longue et lourde. Toutefois, Maurice Grevisse, dans *Le Bon Usage* (1980: 626), en reconnaissant que ces formes d'insistance sont un peu lourdes, affirme qu'elles sont très nettes et sont devenues les formes normales de l'interrogation. Même aujourd'hui, des auteurs utilisent ces mêmes adjectifs. Nous citons de nouveau Olivier Houdart et Sylvie Prioul (2009: 158): «La locution interrogative *est-ce que*, lourde et complexe, et qui contient d'ailleurs elle-même une inversion, permet de conserver l'ordre sujet-verbe».

Cet opérateur permet de distinguer clairement la modalité interrogative des autres modalités (à l'exception de la modalité exclamative) et élimine toute possibilité d'inversion simple et d'inversion complexe. En plus, *est-ce que* nous permet de différencier interrogative directe et interrogative indirecte ou enchâssée (Slakta 1980: 491). A ce propos, nous avons constaté qu'il y a une forte tendance à employer ce marqueur dans les indirectes, surtout à l'oral. Même à l'écrit, chez les écrivains, Proust par exemple: «Eh bien! Françoise, qu'est-ce que je disais? Ce que cela tombe! Mais je crois que j'ai entendu le grelot de la porte du jardin, allez donc voir qui est-ce qui peut être dehors par un temps pareil» (Proust 1988: 100).

A son tour, *Le Bon Usage* de Grevisse (1980: 1282-1283) cite d'autres écrivains qui ont utilisé cette locution dans les interrogatives indirectes.

De nos jours, la morphologie de ce marqueur s'est considérablement simplifiée à l'oral:

- Qui que tu vois?
- Quand que tu viens?
- Comment que tu es venu?

3 L'Académie Française considérait, en 1932, la phrase *Quand est-ce que vous partez?* comme normale, mais, en 1992, elle revient sur ses propres mots et propose qu'on dise *Quand partez-vous?* (Leeman-Bouix 1994: 154).

- Où que tu habites?
- De quoi qu'on cause?
- Pourquoi que j'aurai confiance en vous?
- Ça sera combien que vous lui donnerez?

Il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, que la modalité interrogative n'est pas facile à intérioriser, mais les étudiants portugais ont, de surcroît, des difficultés spécifiques pour deux raisons: d'une part, l'opposition *qui* et *que* n'existe pas en portugais et, d'autre part, ces étudiants n'ont pas, en général, la perception du concept de fonction grammaticale. En effet, la structure en *qui* interrogatif portant sur un sujet et un complément direct (+ humain) se rapproche de celle du portugais – *Quem bateu à porta? Quem encontraste na rua?* – et semble, apparemment, faciliter l'apprentissage de la syntaxe interrogative dans ce type de phrase. Mais, n'oublions pas que les éléments *qui* et *que* interrogatifs et relatifs sont formés sur le même radical *Qu*. Dans les subordinées relatives de la langue portugaise, nous n'avons qu'une seule forme pronominale – *que* –, pour le sujet et pour le COD.

*Aquele jovem, que é meu vizinho, estuda na Universidade.*  
*Aquele estudante que encontraste no café é meu vizinho.*

En revanche, en français, il y a l'opposition *qui/que* renvoyant à leur fonction grammaticale sujet/COD (c'est peut-être à cause de cela que les apprenants portugais font des fautes dans les relatives). Nous avons évoqué les relatives, parce que les étudiants nous ont déjà posé cette question: Pourquoi employer *qui* interrogatif (+humain), comme sujet et COD, et employer *que* dans les relatives comme COD, se rapportant à un antécédent (+/-humain)? Nous avons essayé d'expliquer, à plusieurs reprises, surtout aux futurs enseignants de français que, dans les interrogatives en *qui*, on ne tient compte que du référent auquel renvoie le pronom interrogatif, tandis que, dans les phrases relatives, ce qui importe est la fonction grammaticale et non pas le référent. Pour cette raison, nous devons écrire:

Qui frappe à la porte?  
 Qui as-tu rencontré dans la rue?  
 Mon voisin, qui travaille dans une usine, veut être ingénieur.  
 Jean, que j'ai rencontré au cinéma, est mon ami.

Dans les autres langues romanes, le mot interrogatif fonctionne pratiquement de la même façon qu'en français. Il n'en va pas de même par rapport au pronom relatif:

1. *Quem bateu à porta?*  
 ¿Quién llamó a la puerta?  
 Chi ha battuto alla porta?  
 Cine a bătut la ușă?
2. *Quem encontraste na rua?*  
 ¿A quién encontraste en la calle?  
 Chi hai incontrato per strada?  
 Pe cine ai întâlnit pe stradă?
3. *O meu vizinho, que trabalha numa fábrica, quer ser engenheiro.*  
 Mi vecino, que trabaja en una fábrica, quiere ser ingeniero.  
 Il mio vicino, che lavora in una fabbrica, vuole diventare ingegnere.  
 Vecinul meu, care lucrează la o fabrică, vrea să fie inginer.
4. *O João, que vi no cinema, é meu amigo.*  
 Juan, que vi en el cine, es mi amigo.  
 Giovanni, che ho visto al cinema, è mio amico.  
 Ion, pe care l-am văzut la cinema, este prietenul meu.

Soulignons, au passage, que le pronom interrogatif et le pronom relatif au cas accusatif, en roumain, sont toujours précédés d'une préposition – *pe* –, contrairement à ce qui se passe en italien et en portugais.

Mais, les difficultés spécifiques des étudiants portugais ne s'arrêtent pas à ce stade de l'apprentissage. En effet, les formules ou formes renforcées, allongées, d'insistance ou termes complexes (Riegel *et al.* 1999: 396-397), *Qui est-ce qui/Qui est-ce que*, interrogeant sur un sujet et un COD (+humain), font plonger ces étudiants dans la confusion. Il faut dire, néanmoins, que ces structures

interrogatives ne sont pas utilisées à l'oral et, de nos jours, elles sont rares à l'écrit. Il est vrai qu'il y a des cas d'ambiguïté dans les phrases avec *qui* interrogatif, employé seul. Ainsi, *Qui attend l'enfant?* présente une ambiguïté qui disparaît avec *Qui est-ce que l'enfant attend?* et *Qui est-ce qui attend l'enfant?* (Riegel *et al.* 1994: 397). Ruggero Druetta (2000: 154), dans sa thèse de doctorat sur la forme interrogative en français parlé, n'a trouvé aucune occurrence de ces formes dans un *corpus* constitué de 800 exemples d'interrogatives en *qui/que/quoi*. Dans les ouvrages que nous avons lus et que nous avons déjà cités, il n'y a aucune occurrence de ces marqueurs interrogatifs longs. Cependant, nous les avons trouvés dans toutes les grammaires d'enseignement et dans les manuels scolaires élaborés par des auteurs portugais. Tôt ou tard, les futurs enseignants de français devront non seulement maîtriser l'emploi de ces marqueurs complexes et, si besoin est, de décrire et d'expliquer à leurs élèves leur morphologie et syntaxe. D'après nous, il ne faut pas insister sur ces formes allongées, étant donné qu'on peut les remplacer par *qui* interrogatif. Par ailleurs, on ne comprend pas très bien pourquoi *qui* fonctionne comme sujet et COD et, dans la forme allongée *qui est-ce que*, ce dernier élément *que* paraît marquer sa fonction grammaticale d'accusatif. Il nous semble, toutefois, difficile d'expliquer, dans une perspective synchronique, cette opposition *qui est-ce qui/qui est-ce que*. En vérité, ce qui est en cause n'est pas leur fonction grammaticale, mais leur référent, comme nous l'avons déjà mentionné.

Nous reconnaissons la richesse, le dynamisme et la variété de la modalité interrogative. Mais, en même temps, nous sommes d'accord pour dire que celle-là est la plus redoutable de toutes.

Nous nous sommes limités à faire quelques remarques sur ce point grammatical et à en donner quelques exemples. En effet, aborder l'ensemble des interrogatives serait impensable dans le cadre de cet article. En outre, présenter une liste de fautes commises par les étudiants portugais n'apporterait guère d'intérêt à notre travail, car la source des erreurs a été clairement indiquée, nous l'espérons, tout au long de notre démarche. Voici ce que nous souhaiterions: rapprocher

la langue écrite de la langue orale dans ce domaine précis, en acceptant comme variante grammaticale le point d'interrogation qui servirait à lui seul à marquer l'interrogation à l'écrit; élargir aux interrogatives indirectes commençant par un mot interrogatif (à l'exception de *si*) l'emploi de *est-ce que* dans les propositions subordonnées, imposant ainsi une régularité généralisée facile à saisir par les apprenants étrangers; mettre en valeur l'emploi de l'opérateur *est-ce que*, ce qui permettrait aux étudiants étrangers d'écrire et de parler plus aisément et sans fautes, car, dans cette perspective, le décalage entre langue écrite et langue orale disparaîtrait presque totalement. Ceci dit, nous parlons de changement et non pas de détérioration de la langue:

Ainsi, après l'inversion de l'interrogation (*Viens-tu?*), s'est installé l'encombrant *est-ce que*, né de l'impossibilité de dire *Quoi est...?* comme *Qui est...?* Cela a produit *Est-ce que tu viens? Qu'est-ce que tu fais? Qu'est-ce que c'est que ça?*, pénibles gallicismes agréablement remplacés par des tournures moins traditionnelles: *Tu fais quoi? C'est quoi, ça?* Tout changement n'est pas une détérioration, loin de là, sinon il faut mettre la notion de progrès à la poubelle. (Rey-Debove 1999)

Même Albert Dauzat (1947: 234) présentait déjà ce changement:

[...] les qualités [de la langue] se sont développées, perfectionnées, affinées par l'effort obscur du peuple, tout comme par le travail réfléchi de maîtres, qui répondaient à un besoin collectif, qui adaptait, avec plus ou moins de bonheur, l'organe, les ressources de la langue à son génie. Labeur incessant, qui n'est jamais achevé, jamais parfait, enrayé plus ou moins par les entraves du passé, dont on saura se dégager suffisamment sans rompre avec la tradition, en maintenant un harmonieux équilibre.

Aujourd'hui, nous assistons à l'irruption du parler quotidien dans la prose écrite. A son tour, la langue dite littéraire rejoint la langue commune (Assouline 2009: 46-47).

A l'instar de Dominique Wolton (2006), et en tant qu'amoureux de cet idiome, nous souhaitons que le français soit, malgré son déclin au Portugal et un peu partout, une langue jeune, prometteuse et solidaire. Cependant, à notre avis, il ne faut pas mettre de côté la grammaire.

Et, à ce propos, nous citons l'*explicit* amusant du dialogue entre *Lui* et *Moi*:

Moi

La prochaine fois, je te raconterai la cuisine. Savoir parler et savoir manger, savoir écrire et savoir cuisiner vont de pair.

Lui

Chic! J'aurai pas de grammaire à apprendre.

Moi

Si. (Rambaud 2007: 178)

## Références

- ASSOULINE, Pierre. 2009. *Le Portrait*, Paris, Pierre Assouline & Editions Gallimard.
- ASSOULINE, Pierre. 2009. «Quelle littérature parlez-vous?», *Magazine Littéraire* 490, pp. 46-47.
- BENVENISTE, Claire-Blanche. 2000. *Approches de la langue parlée*, Paris, Editions Ophrys.
- CÉDELLE, Luc. 2006. «La grammaire, nouveau chantier de Gilles de Robien», *Le Monde* du 24.11.
- COSTA, Suzana & Luísa PACHECO. 2008. *Mots croisés 2*, Porto, Porto Editora.
- DAUZAT, Albert. 1947. *Le génie de la langue*, Paris, Payot.
- DE SALINS, Geneviève-Dominique. 1996. *Grammaire pour l'enseignement/apprentissage du FLE*, Paris, Didier-Hatier.
- DRUETTA, Ruggero. 2000. *Approche distributionnelle et macrosyntaxique de la forme interrogative en français parlé*. Thèse de Doctorat, Université de Trieste.
- FAUCONNIER, Gilles. 1981. «Questions indirectes», *Langue Française* 52, pp. 44-55.
- GRÉVISSE, Maurice. 1980<sup>11</sup>. *Le Bon Usage*, Paris, Duculot.
- HOUDART, Olivier & Sylvie PRIOUL. 2009. *La Grammaire c'est pas de la tarte!*, Paris, Seuil.
- Langue Française*. 1981. Paris, Larousse 52 (numéro entièrement consacré à la modalité interrogative).
- Langue Française*. 1997. Paris, Larousse 115 (numéro entièrement consacré à la modalité interrogative).
- LEEMAN-BOUIX, Danielle. 1994. *Les fautes de français existent-elles?*, Paris, Seuil.
- OBENAUER, Hans Georg. 1981. «Le principe des catégories vides et la syntaxe des interrogatives complexes», *Langue Française* 52, pp. 100-118.

- PROUST, Marcel. 1988. *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard.
- QUIGNARD, Pascal. 2009. *Tous les matins du monde*, Paris, Gallimard.
- RAMBAUD, Patrick. 2009. *La Grammaire en s'amusant*, Paris, Grasset.
- REY-DEBOVE, Josette. 1999. «Le vrai français», *Le Figaro* du 11.11.
- RIEGEL, Martin, Jean-Christophe PELLAT & René RIOUL. 1999. *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- ROUQUIER, Magali. 2003. «La séquence *est-ce* dans les interrogatives en *quelque* en ancien et moyen français», *French Language Studies* 13, pp. 339-362.
- SAGAN, Françoise. 2009. *Bonjour Tristesse*, Paris, Pocket.
- SLAKTA, Denis. 1980. *Sémiologie et grammaire de texte. Pour une théorie des pratiques discursives*. Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris X-Nanterre.
- VENDRYÈS, Joseph. 1921 [1968]. *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Editions Albin Michel.
- WAGNER, René-Louis. 1968. *La Grammaire Française*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur.
- WOLTON, Dominique. 2006. *Demain la Francophonie*, Paris, Flammarion.